



*Avec toutes nos amitiés*

**Cathy KELLY**

**ISBN : 978-2-266-15633-2**

**N° 12672**

**Prix : 8,80 €**

---

## Prologue

Un des cars bruyants qui promenaient les touristes dans le Kerry négocia le pont en dos d'âne dans un grand grincement de boîte de vitesses, laissant derrière lui une forte odeur de diesel.

Mary-Kate Donlan tira la porte de sa pharmacie et la ferma à clef. Si l'un ou l'autre des habitants de Redlion voulait du rouge à lèvres ou un remède contre la grippe pendant l'heure du déjeuner, il devrait s'en passer. Depuis qu'Otis, son assistant, était parti en vacances quelques semaines plus tôt, les déjeuners de Mary-Kate s'étaient résumés à un sandwich avalé à la va-vite entre deux clients. Aujourd'hui, elle en avait assez ! Elle avait rendez-vous avec sa nièce, Delphine, et elles prendraient le temps de déjeuner tranquillement en bavardant.

Mary-Kate serra son manteau contre elle et se dirigea d'un pas vif vers le Widow Maguire, un pub plein de charme aux murs de pierre et aux fenêtres ornées de jardinières fleuries. Des soirées musicales s'y déroulaient deux fois par semaine. Quant à la nourriture, il n'y avait pas mieux sur plusieurs kilomètres à la ronde. Mince et d'âge moyen, Mary-Kate avait des cheveux lisses coupés au carré et ne maquillait pas du tout son visage intelligent et observateur. Elle traversa la grand-rue en courant, passa rapidement devant la vitrine de « Lucille, mode pour toutes les occasions », n'y jetant qu'un bref coup d'œil. Les modèles exposés étaient toujours un peu excentriques. Cette semaine-là, il s'agissait de vêtements en jersey aux couleurs de pierres précieuses et à l'aspect un peu rustique. Il y avait aussi une superbe tenue de croisière, sans doute parfaite pour le sud de la France, mais un peu légère pour le Kerry en octobre.

Elle reconnut devant elle la silhouette d'Emmet, l'épicier, et ralentit. Vieux bandit grincheux porté sur la bière brune et intarissable moulin à paroles, Emmet faisait un pénible compagnon de table. Il se lançait volontiers dans de grandes envolées lyriques sur le bon vieux temps disparu tout en buvant ses deux pintes de bière. Mary-Kate attendit de le voir entrer dans le pub avant de reprendre sa course. Le temps qu'elle arrive, il aurait trouvé une autre victime qu'elle !

— Bonjour, Lara ! dit-elle à une grande femme rousse.

Vêtue d'un élégant ensemble pantalon, elle sortait d'une Mercedes métallisée garée devant le pub.

— Bonjour ! Comment vont les affaires ?

— Une vraie folie ! Nous vivons au milieu d'hypocondriaques. J'aurais dû prendre des parts dans une société pharmaceutique.

Elles éclatèrent de rire puis Mary-Kate reprit :

— Et toi ?

— Cela marche très bien, répondit Lara. Je viens de vendre la maison des O'Brien.

— Shanrock Castle ?

Mary-Kate était très impressionnée que son amie ait réussi ce coup. Le vieux château, en ruine, trônait sur vingt-cinq hectares de parc envahis de mauvaises herbes. Il fallait être très riche pour l'acheter, car la rénovation coûterait une fortune.

— Encore une star du rock, je suppose ?

La région de Redlion pouvait se vanter d'en abriter quatre, ainsi qu'au moins six écrivains et un compositeur de musique classique excentrique. Les rockers menaient tous une vie très tranquille tandis que ce dernier organisait des soirées complètement folles. Des hélicoptères déposaient sans cesse sur sa plate-forme d'atterrissage des producteurs venus de Hollywood pour le convaincre de collaborer à leurs superproductions.

— Non, répondit Lara. Cette fois, c'est une actrice. Je n'ai pas le droit de dire son nom, mais c'est une de celles qui rangent leurs Oscars dans les toilettes !

Mary-Kate sourit avec malice.

— Elles le disent toutes. J'ai rendez-vous avec Delphine. Veux-tu déjeuner avec nous ?

Lara accepta. Au même moment, une vieille Coccinelle toute cabossée s'arrêta près des deux femmes. Une rousse sensuelle en manteau de velours pourpre en sortit.

— Bonjour, les filles !

Delphine Ryan embrassa sa tante puis Lara, son ancienne amie d'école.

— Je ne t'ai pas vue depuis une éternité, Lara ! Que deviens-tu ?

Elles passèrent le déjeuner à parler de tout, depuis les prix de l'immobilier jusqu'au mauvais état des routes.

— En direction de Blackglen, il y a un nid-de-poule de la taille d'une piscine. Je passe ma vie à essayer de l'éviter, se plaignit Lara. Si j'abîme les roues de la Mercedes, je vous jure que j'attaque le conseil municipal !

— J'adore cette route ! soupira Delphine. Il y a une belle maison ancienne que nous aurions aimé acheter, Eugene et moi. Malheureusement, elle est trop chère pour nous. Elle est extraordinaire, avec de vieilles cheminées, un grand jardin et un petit bois dans le fond.

— Tu veux parler de Kilnagoshell House, l'ancien B & B, dit Lara. Je l'ai vendue, il y a six mois, à une veuve de Dublin. Elle s'appelle Virginia Connell et elle est très sympathique. Solitaire, aussi, à mon avis. Tu devrais l'appeler pour lui proposer de la rencontrer, Mary-Kate.

— Si elle n'a pas envie de voir les gens, cela la regarde, rétorqua celle-ci. Il serait indiscret de la déranger. Attendons qu'elle cherche de la compagnie.

Lara termina son sandwich.

— Je dois m'en aller, les filles. J'ai une évaluation à faire, route de Killarney. Un cottage ravissant !

— Pas celui de Geraoid ? demanda Mary-Kate. Ils veulent le vendre, ou quoi ?

— Plutôt « quoi », je pense, répondit Lara. Apparemment, si le testament est homologué, la maison appartiendra au neveu de Geraoid qui habite en Grande-Bretagne. Je le plains ! ajouta-t-elle avec un frisson d'horreur. Geraoid semble avoir laissé les lieux dans un état épouvantable. Ensuite, je dois voir la ferme des Richardson. Je regrette qu'ils quittent le village, ce sont des gens sympathiques.

— Il faut que j'y aille, moi aussi, dit Delphine en se levant. J'ai un gommage du visage, deux manucures et une épilation, cet après-midi. Au revoir, Mary-Kate.

Elle se pencha vers sa tante et l'embrassa avec affection.

— Je vais terminer mon café tranquillement, leur dit Mary-Kate en souriant, une expression chaleureuse dans les yeux. L'âge doit avoir ses compensations. À bientôt, les filles !

Les deux jeunes femmes sortirent du pub et s'arrêtèrent un instant pour profiter du pâle soleil d'octobre.

— Quelle belle journée, n'est-ce pas ? dit Lara. Redlion devient magique quand il y a du soleil. Je trouve que les Richardson ont tort de partir. Je ne comprends pas qu'on puisse avoir envie de vendre et d'aller ailleurs.

— Je sais ce que tu veux dire, répondit Delphine.

Elle contemplait avec tendresse la grand-rue au tracé sinueux, et ses maisons pastel qui paraissaient somnoler dans la lumière.

— Cela te paraît-il stupide si je dis que Redlion me donne l'impression de me faire du bien ?

— Pas du tout, répondit Lara. À Dublin, il me fallait un litre de café, un Prozac et au moins une demi-bouteille de vin par jour. Depuis que je suis revenue ici, j'ai découvert que je suis quelqu'un de très calme, en réalité.

— Calme ? Lara Stanley ? plaisanta Delphine. C'est une journée à marquer d'une pierre blanche !

— Plus calme, alors, dit Lara en riant. Mais c'est lié à Redlion. C'est un endroit particulier. Tu sais, quand j'ai démissionné de mon travail à Dublin, tous mes collègues m'ont trouvée folle d'aller m'enterrer à la campagne, à « Ennuiville », comme ils disaient. Je leur ai répondu qu'on ne s'ennuie jamais à Redlion.

— À petite dose, cela ne nous ferait pas de mal, renchérit Delphine. Il se passe trop de choses, ici. Il y a encore un groupe de réflexion politique qui se réunit à l'hôtel la semaine prochaine. On va être envahis par les médias et des politiciens prêts à tout pour être dans le journal ! Quant à Madame Rock-Star, elle a voulu une manucure hier, et elle m'a dit qu'une fête géante aura lieu en novembre pour la sortie de son nouvel album.

— Le train-train habituel, quoi ! dit Lara. Parle-moi de la vie tranquille à la campagne ! Mais je n'ai pas envie d'expliquer la réalité aux gens de la ville, de peur de les voir tous s'installer chez nous.

Delphine se mit à rire.

— Et nous voulons que Redlion reste notre secret, n'est-ce pas ? conclut-elle.

## 1

Hope Parker s'arrêta devant le rayon des livres de cuisine, ses sacs à provisions posés à ses pieds. Elle parcourut rapidement les titres : *La Pâtisserie pour tous*, *La Cuisine chinoise*, *Buffets et Cocktails*, *La Cuisine facile*. Non, Hope ne voulait pas de recettes banales, comme d'habitude. Elle cherchait un ouvrage complet et clair, un gros manuel rempli d'informations utiles et d'explications sur le bain-marie, l'utilisation de la levure et l'éventuelle nécessité de posséder un séchoir pour les préparations à base de levure. Voilà ce qu'elle désirait : un livre pour apprendre à cuisiner sans recourir systématiquement aux barquettes de poulet prédécoupé et aux sauces en boîte.

Son regard passa sans s'y attacher sur un traité de cuisine française pour maîtres queux confirmés. Elle se pencha sur les rayons en essayant d'ignorer la foule qui se pressait dans la librairie pendant la pause déjeuner. Et elle le découvrit enfin : un volume au titre en lettres d'or, *La Cuisine des timides. Devenez la reine des fourneaux !*

La reine des fourneaux ? C'était exactement ce à quoi elle aspirait. Finies les lasagnes à réchauffer et les volailles farcies à décongeler ! Au lieu de cela, Hope préparerait des repas entièrement maison. Matt sourirait d'une oreille à l'autre et ne plaisanterait plus jamais en disant qu'il gardait la ligne grâce à son manque de talent culinaire.

Hope sortit le livre du rayon et lut la couverture, inquiète à l'idée d'y trouver la mention « pour cuisinières expérimentées », mais rien de ce genre n'y figurait. Au contraire, l'éditeur avait choisi la photo d'une femme comme elle, normale, qui souriait, debout derrière un festin très appétissant.

Hope feuilleta l'ouvrage. L'introduction la fit sourire. C'était drôle, compréhensible, et l'auteur ne vous envoyait pas acheter des ustensiles compliqués avant de commencer. Elle n'avait pas les moyens de s'offrir une nouvelle batterie de cuisine et d'étranges hachoirs pour les herbes.

« Cuisiner est très facile, affirmait l'auteur. Si vous faites partie des gens qui n'ont jamais appris, laissez-vous guider et vous le constaterez. »

Nulle part on ne sous-entendait qu'il fallait être une jeune mariée de vingt ans pour acheter le livre ni qu'une femme de trente-sept ans aurait dû avoir honte de s'attarder sur le chapitre intitulé « Savoir acheter la viande ».

Hope n'allait jamais chez un boucher détaillant. Elle n'aurait pas su quoi demander ni même comment se débrouiller avec un carré d'agneau. Elle choisissait des morceaux prêts à l'emploi dans des barquettes de supermarché, où personne ne risquait de la regarder de haut parce qu'elle ignorait ce qu'était un gigot.

« Acheter de la viande est très simple, poursuivait l'auteur dans son introduction, à partir du moment où vous savez quoi commander. »

Adjugé ! Hope ramassa ses sacs, paya le livre et se précipita dans les grands magasins Jolly, se voyant déjà dans la peau d'une cuisinière accomplie. Quels dîners, à présent ! Matt n'aurait plus besoin d'inviter les gros clients de son agence de publicité dans les restaurants chic de Bath sur le compte de l'entreprise ; il pourrait enfin les amener à la maison. Elle, vêtue d'une petite robe élégante mais sexy, surgirait de la cuisine enrobée d'une délicate odeur de crème brûlée, tandis que les hommes d'affaires blasés se délecteraient de petits plats raffinés. Ils s'étonneraient qu'elle ait choisi de travailler dans une société de crédit immobilier au lieu de lancer un restaurant...

Toby et Millie allaient adorer ce changement, du moins dans quelques années. Ils croiraient que les chutneys faits à la maison et la mayonnaise montée à la main représentaient la norme. Hope les entendait déjà expliquer avec condescendance à leurs camarades de classe que leur mère était « la meilleure cuisinière au monde » ! Elle se souvenait d'avoir entendu ce genre de vantardises pendant sa scolarité, mais sa sœur, Sam, et elle étaient toujours restées en dehors de ces concours pour savoir laquelle des mères cuisinait le mieux. Quoi que l'on puisse raconter sur leur tante Ruth, les louanges sur sa cuisine n'en faisaient pas partie. Hope se demanda une fois de plus si leur mère avait eu des talents culinaires. Leur tante n'avait jamais évoqué le sujet. Peut-être leur maman réussissait-elle des merveilles avec ses casseroles ? Dans ce cas, ce serait génétique : Hope n'avait qu'à renoncer aux sauces toutes prêtes pour se révéler un nouvel Escoffier !

Chez Jolly, elle fit un détour par le rayon femmes. Elle ne put résister au plaisir de toucher une jupe au tissu fleuri. Elle fit rêveusement courir ses doigts sur l'étoffe de coton très douce, où s'étalait un délicat motif rose. Au milieu des sombres vêtements d'hiver, la rangée colorée lui avait donné l'impression de découvrir une prairie de fleurs sauvages dans un paysage de champs nus et boueux. Comme ses sacs à provisions lui coupaient la circulation de la main gauche, Hope les posa et prit le temps d'examiner de près la jupe qui lui plaisait. De petites fleurs de lilas et de framboisier s'entremêlaient sur un fond bleu pâle qui évoquait la porcelaine de Wedgwood. Hope soupira avec envie. Ce vêtement symbolisait tout un style de vie. Quand une femme en porte un de ce genre, elle vit dans un ravissant cottage avec de charmants bambins bien élevés, des chats, peut-être un ou deux lapins, et un mari aimant à ses pieds. Elle coud elle-même les housses des coussins, sait faire sécher la lavande, et prépare des conserves de fruits et de légumes au lieu de les acheter au supermarché. Elle n'a jamais besoin d'une épingle de nourrice pour fermer sa jupe, et ne crie pas dès le matin parce qu'un des petits a renversé son lait sur ses vêtements et qu'il faut le changer entièrement. Non ! Cette femme utilise des eaux florales vendues dans des flacons démodés, elle ne se fâche pas contre ses enfants et, de sa démarche ondulante, un panier en osier au bras, va acheter des légumes biologiques auxquels reste collée un peu de terre. « N'est-elle pas charmante ? Une mère admirable, une cuisinière remarquable – avez-vous goûté son crumble aux pommes ? Et, en plus, elle travaille... », disent les gens sur son passage.

C'est ça ! Et les poules ont des dents... Hope passa une dernière fois la main sur la jupe et ramassa ses sacs. Elle n'était pas Madame Jupe-à-Fleurs et ne le serait jamais. Elle s'appelait Madame Survêtement et ses deux rejetons avaient l'habitude de l'entendre hurler : « Arrêtez tout de suite ou je vous massacre ! » Elle n'allait jamais nulle part en chaloupant, car sa culotte de cheval et son tour de taille le lui interdisaient. Enfin, elle n'avait pas le temps de parler assez longtemps à ses voisins pour qu'ils puissent se faire une opinion sur elle. Du moins, si l'on ne tenait pas compte de la femme qui habitait deux maisons plus loin et laissait son chien se livrer à ses besoins dans le jardin de Hope. Il en était résulté, au contraire, une certaine froideur dans les relations. Quant à réaliser des housses de coussins... Elle n'avait même pas recousu le bouton de sa jupe de travail et, depuis des mois, la fermait avec une épingle de nourrice. Il y avait un avantage : comme celle-ci appartenait à la variété géante, Hope se sentait moins serrée qu'avec le bouton d'origine. À propos de travail, se dit-elle, elle allait se mettre très en retard si elle ne se dépêchait pas.

Elle secoua la tête comme pour se débarrasser des dernières traces de rêverie, ramassa ses sacs et se dirigea d'un pas pressé vers le rayon hommes et le comptoir des cravates. Il lui fallut un long moment avant d'en choisir une qui lui parût susceptible de plaire à Matt, en soie jaune pâle avec un motif discret. Elle la tint devant toutes les chemises exposées, la trouvant parfaite avec les bleues et encore mieux avec une bleu ciel à rayures. Elle grogna, indécise.

Matt n'appréciait pas beaucoup ces tons-là. La cravate grise serait plus facile à assortir, de plus elle coûtait moins cher. Cependant, Matt aimait les choses chères. Il adorait l'horrible porte-clefs en cuir que son patron lui avait offert pour un Noël, simplement parce qu'il portait une griffe prestigieuse. Hope tint les deux cravates à bout de bras pour mieux les voir, incapable de trancher, comme d'habitude.

Bon ! Elle opta pour la jaune. À elle seule, elle coûtait plus cher que son manteau, mais tant pis !

La vendeuse posa une boîte sur le comptoir et y plaça le cadeau avec des gestes soigneux. Bien que coiffée et manucurée à la perfection, elle avait mal mis son rouge à lèvres, comme si elle avait dû interrompre à toute vitesse sa séance de maquillage dans les toilettes des dames. Hope le remarqua d'autant plus que ses propres cheveux, ébouriffés par le vent, étaient simplement attachés en queue de cheval. Quant au rouge à lèvres qu'elle avait appliqué le matin, il n'en restait qu'un lointain souvenir.

Les vendeuses lui donnaient toujours l'impression de n'être elle-même qu'une souillon. Elle se souvenait pourtant d'une époque, quand elle n'avait pas encore d'enfants, où elle était toujours tirée à quatre épingles. En ces jours lointains, elle se faisait une manucure le dimanche soir avant de passer des heures à transpirer en repassant ses vêtements. À présent, toute son inquiétude au sujet de la semaine à venir concernait le tri de l'énorme pile de linge pour reconstituer les paires de chaussettes.

— C'est pour offrir ? s'enquit la vendeuse.

Son ton laissait clairement entendre qu'une cliente comme Hope ne dépenserait jamais autant d'argent si ce n'était pour faire un cadeau.

— Oui, répondit Hope.

Elle réfréna un fort désir d'expliquer que non, c'était pour elle, parce qu'elle s'habillait en homme pendant le week-end et que, en fait, elle cherchait une partenaire pour la grande sortie du club Harley Davidson-Lesbos !

Au lieu de cela, elle réussit à prendre une expression très polie. À vrai dire, elle n'aurait jamais autant dépensé pour une cravate dans d'autres circonstances. Même pour les quarante ans de son mari, cela restait scandaleusement cher. Sa seule consolation venait de ce que Matt l'apprécierait. Elle irait bien avec le nouveau costume très élégant qu'il venait d'acheter, et avec son style général, également recherché. Le seul élément dans sa vie qui manquait de raffinement était sa femme. Était-ce l'origine du problème ? se demanda-t-elle avec un pincement au cœur.

Depuis quelque temps, Matt n'était plus lui-même. Il faisait normalement partie des gens optimistes, heureux et battants. Or, au cours des derniers mois, il s'était montré inquiet et d'humeur

inégal. Il ne se sentait bien que s'ils faisaient quelque chose et avait surchargé leur emploi du temps d'innombrables activités. Il ne supportait pas de rester assis tranquillement les rares fois où les enfants ne se bagarraient pas. La situation était tendue et Matt très crispé. Dans ses moments d'angoisse, Hope tremblait à l'idée que leur couple soit en cause. Ou était-ce elle ?

— Voulez-vous un paquet cadeau ?

— Non, je préfère le faire moi-même, avoua Hope.

Elle perdrait son temps à attendre que la vendeuse ait fini. En effet, elle ne résistait jamais à l'envie de défaire un coin du paquet pour admirer le cadeau dès son retour chez elle, et le papier se déchirait systématiquement. Il valait donc mieux qu'elle opère elle-même.

Elle ajouta le sac à la demi-douzaine qu'elle portait déjà et quitta le magasin en toute hâte.

Elle tourna le coin d'Union Street et entra en collision avec un groupe de touristes qui poussaient des cris d'extase devant d'élégants bâtiments de style géorgien en grès. Bath était une très belle ville mais, au bout de cinq ans, Hope se rendait compte, à sa grande honte, qu'elle ne prêtait plus attention à cette beauté. Cela faisait tout simplement partie du paysage. Pendant les six premiers mois après son arrivée, elle avait marché la tête levée vers les façades. À présent, presque immunisée contre le charme de la ville et maudissant sans cesse les visiteurs qui encombraient les rues tels des écoliers indisciplinés, elle fonçait sans rien voir, comme les autres habitants. Elle poussa la porte en verre de la société de crédit immobilier Witherspoon, consciente qu'il était trois heures moins vingt alors qu'elle aurait dû reprendre son poste à deux heures et demie.

(...)